

de quatre-vingts ans, entrant dans la cour de l'ouvrier, et, vite, nous allions le saluer de tout près.

Un de ces jours-là (oh ! je me le rappelle bien), M. le Curé sortit, l'air grave. Tout à coup il étendit la main vers la maison du riche, et nous entendîmes ces paroles sortir de sa bouche :

« La malédiction du bon Dieu plane sur cette maison !... Les malheureux ! ils ont perdu ma paroisse en travaillant et en faisant travailler le dimanche !... Jean, mon garçon, vous êtes jeune, vous ; je vous le dis, vous verrez la ruine de cette famille ! »

Et, s'éloignant, le vieux curé disait encore : « Celui qui travaille le dimanche vole le bien de Dieu ; le dimanche appartient à Dieu ; ce qu'on gagne ce jour-là, c'est du bien mal acquis : Bien mal acquis ne profite jamais ! »

Et moi, je regardais au-dessus de la grosse maison du riche ! Je ne vis rien d'extraordinaire... pas une malédiction planant, les ailes largement déployées ; mais, n'importe, j'eus peur désormais de cette maison-là ; dans mes jeux, je n'osais plus m'en approcher, et, chaque fois que je passais devant, je levais les yeux malgré moi, craignant toujours de rencontrer fixé sur moi le regard foudroyant de la malédiction !!!

* * *

Maintenant le temps a passé. J'ai vieilli... j'ai compris... et j'ai vu !

Oui, j'ai vu la malédiction prédite par M. le Curé.

Le riche est mort en pleine prospérité, lui... mais ses enfants sont aujourd'hui ruinés.

L'un est employé dans un magasin de chaussures en une grande ville du centre ; l'autre est mort fou... fou d'avoir vu le désastre fondre sur sa famille ; la petite fille du temps passé, vieille aujourd'hui, a gardé quelque chose de la fortune de son mari, mais des immenses richesses paternelles, il ne reste plus rien... rien qu'une concession à perpétuité au cimetière qui n'a pas été vendue !

Le petit ouvrier vit dans une honnête aisance ; il est l'associé